

Olivier Schumpp: le virus de la recherche

Alsacien, Olivier Schumpp grandit en milieu rural près de Strasbourg. Si, enfant, il rêve de devenir berger, sa vocation précoce évolue sous l'impulsion de sa prof de biologie: il se passionne pour les sciences naturelles. Les dés sont jetés, il sera chercheur!

A l'Université Louis Pasteur de Strasbourg, il passe tout naturellement de l'échelle grandeur nature au microscope. Il précise: «Pour moi, il n'y a pas de distinguo: j'ai le même intérêt pour la nature dans son environnement que lorsque je l'analyse dans mon laboratoire.» En 1994, il décroche sa licence/maîtrise en biochimie. Il part à Grenoble pour remplir ses obligations militaires au CNRS. Pendant ses dix-huit mois de civilisme, il travaille sur la dégradation de la lignine par des champignons pour la pâte à papier – et découvre le milieu de la recherche. C'est avec son DEA à l'INRA de Montpellier qu'il réalise que la physiologie végétale moléculaire, «c'est son truc»!

L'interaction comme objet d'étude

Les interactions entre plantes et micro-organismes, les projets interdisciplinaires, les relations entre instituts, toutes les interfaces le séduisent: «C'est là qu'il se passe quelque chose.» Pour sa thèse, il quitte la France et intègre l'Université de Berne. Travaillant sur les réactions de pommes de terre génétiquement modifiées face aux agressions microbiennes, il vient souvent à Changins pour rencontrer Eric Droz, qui travaille sur des sujets analogues. C'est aussi l'époque où il entre dans les réseaux universitaires suisses («J'ai beaucoup coopéré et circulé»). Il travaille en anglais, s'installe à Berne puis à Bienne avec sa compagne graphiste, qui donne naissance à leur premier enfant. Après le doctorat et l'arrivée du second, il opte pour un post-doc sur la symbiose rhizobienne à l'Université de Genève, qui durera six ans. A cette époque, il cherche à créer une start-up qui utiliserait les micro-organismes pour améliorer la production de métabolites secondaires par les plantes. C'est sur ce chemin qu'il rencontre Katia Gindro, qui lui propose d'améliorer la production de métabolites secondaires... des champignons. Il rejoint ainsi l'équipe qu'elle a formée pour un post-doc de trois ans à Changins, en mycologie.

De plain pied à Agroscope

Lorsqu'un poste se libère en virologie dans la même division de recherche, il saute sur l'occasion d'aller à la rencontre de ces organismes «pas tout à fait vivants»,



Olivier Schumpp (photo Carole Parodi, Agroscope)

attiré une nouvelle fois par la nécessaire interaction qu'entretiennent les virus avec leurs hôtes pour se multiplier. Aujourd'hui, il navigue entre des projets interdisciplinaires alliant les domaines fondamentaux et appliqués, et retrouve également avec bonheur le terrain et le monde paysan. Les sujets d'étude ne manquent pas. Passer de la recherche fondamentale au développement de procédés industriels parle également à l'entrepreneur qui est en lui, à l'exemple du test viral ELISA, bientôt remplacé par un diagnostic moléculaire qui permettra d'analyser 400 000 tubercules de pomme de terre chaque année.

L'ultime étape d'un projet – le faire accepter dans la pratique – intéresse aussi Olivier Schumpp, concerné par les aspects sociétaux de son activité: «L'agronomie est un très beau métier; c'est grâce à lui qu'une société peut maintenir sa véritable autonomie.»

Eliane Rohrer, Revue suisse de Viticulture, Arboriculture, Horticulture